

---

Ni Wayan Pasek Ariati, *The Journey of the Goddess Durga. India, Java and Bali*, Śata-Piṭaka Series, Indo-Asian Literatures Volume 651, International Academy of Indian Culture and Aditya Prakashan, New Delhi, 2016, XIV, 301 p. (38 ill.), cartes, ISBN : 978-81-7742-152-1.

Michel Picard

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/archipel/691>

DOI : 10.4000/archipel.691

ISSN : 2104-3655

**Éditeur**

Association Archipel

**Édition imprimée**

Date de publication : 29 juin 2018

Pagination : 211-213

ISBN : 978-2-910513-79-5

ISSN : 0044-8613

**Référence électronique**

Michel Picard, « Ni Wayan Pasek Ariati, *The Journey of the Goddess Durga. India, Java and Bali*, Śata-Piṭaka Series, Indo-Asian Literatures Volume 651, International Academy of Indian Culture and Aditya Prakashan, New Delhi, 2016, XIV, 301 p. (38 ill.), cartes, ISBN : 978-81-7742-152-1. », *Archipel* [En ligne], 95 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 29 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.691>

---

## COMPTES RENDUS

Ni Wayan Pasek Ariati, *The Journey of the Goddess Durga. India, Java and Bali*, Śata-Piṭaka Series, Indo-Asian Literatures Volume 651, International Academy of Indian Culture and Aditya Prakashan, New Delhi, 2016, XIV, 301 p. (38 ill.), cartes, ISBN : 978-81-7742-152-1.

Ce livre est une étude historique des métamorphoses de l'image de la déesse Durga en Inde, à Java et à Bali. Son auteure, qui est balinaise, avoue avoir été terrifiée dans son enfance par Durga car, nous dit-elle, à Bali cette déesse est la « reine des sorcières » (*ratuning leyak kabeh*). Ayant eu l'occasion de travailler en Inde, elle fut frappée d'y découvrir en Durga l'image d'une déesse belle et juvénile, très différente de celle qui lui était familière. Elle décida d'en savoir davantage sur les circonstances qui ont conduit à la diabolisation de Durga à Bali et en fit le sujet d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à la Charles Darwin University en Australie.

Pour les besoins de cette publication, Wayan Ariati a rajouté au texte de sa thèse un très intéressant prologue, dans lequel elle explique pourquoi, avant de débiter sa recherche, elle a jugé nécessaire d'entreprendre un pèlerinage afin de demander la permission à Durga d'étudier les croyances la concernant. Elle était en effet effrayée par la perspective d'encourir la malédiction de la déesse pour le cas où celle-ci désapprouverait son projet. Ce qui nous vaut la description circonstanciée de sa visite à deux *pura dalem* – les temples destinés aux rites funéraires, associés à Durga, la « Déesse qui réside au Pura Dalem » (*Bhatari ri Dalem*) – pour y prier et y déposer des offrandes : tout d'abord au *pura dalem* de son village natal, puis au Pura Dalem Ped, sur la petite île de Nusa Penida, l'autre de Ratu Gedé Mecaling, un démon à qui sont traditionnellement attribuées les épidémies qui affectent Bali lors de la saison des pluies. Après y avoir passé la nuit et avoir été visitée en rêve par Durga, elle s'est sentie rassérénée par sa bénédiction et a pu dès lors procéder à sa recherche en toute sérénité.

Wayan Ariati trace les origines de la figure de la déesse mère en Inde à la civilisation agraire de l'Indus, où elle était vénérée en tant que symbole de fertilité. Après avoir été

supplanteée par les divinités masculines dans la religion védique, la déesse mère a fait retour durant la période puranique sous la forme de l'énergie féminine (*shakti*), en tant que parèdre associée à chacun des dieux de la *trimurti* – Sarasvati à Brahma, Lakshmi à Vishnou et Durga à Shiva. Par la suite, ces parèdres ont été fusionnées en une Déesse unique (Shakti ou Mahadevi), révérée comme la divinité suprême par les adeptes du shaktisme. Cet avènement de la Déesse apparaît dans le texte *Devi Mahatmya*, une interpolation tardive du *Markandeya Purana* où se trouve célébrée la victoire de Durga sur le démon buffle Mahisasura qui semait le chaos dans l'univers, victoire qui lui vaut le titre de Mahisasuramardini – « Pourfendeuse du démon buffle ».

La représentation de Durga sous la forme de Mahisasuramardini s'est propagée en Indonésie et est attestée dans le panthéon shivaïte de Java Centre. Son rôle y était celui d'une déesse guerrière protectrice du royaume, dont la malédiction était notamment invoquée par les souverains pour assurer l'inviolabilité des terres octroyées à des communautés religieuses (*sima*). Après le déplacement du pouvoir à Java Est, l'image de Durga en est venue à revêtir une forme démoniaque avec la prégnance des cultes tantriques. C'est sous cette forme qu'elle est représentée dans les bas-reliefs narratifs du Candi Tigawangi et du Candi Sukuh illustrant le *kidung Sudamala*. Composé au XIV<sup>e</sup> siècle, le *Sudamala* raconte la malédiction de Shiva condamnant son épouse Uma à revêtir l'apparence terrifiante de Durga pour la punir de son adultère avec Brahma. Après avoir dû résider dans un cimetière douze années durant, Durga est exorcisée par Shiva et peut alors recouvrer sa forme bienveillante d'Uma.

Si l'on trouve des bas-reliefs illustrant le *Sudamala* sur nombre de *pura dalem* à Bali, on ne décèle aucune trace d'un culte de Durga dans les plus anciennes inscriptions balinaises. Ce n'est qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle, lorsque la langue des inscriptions devient le vieux javanais, que Durga est vénérée comme divinité tutélaire et que l'on rencontre des invocations à sa malédiction, semblables à celles des inscriptions javanaises. On pense que c'est la princesse javanaise Mahendradatta qui aurait propagé le culte de Durga à Bali après son mariage avec Udayana. Le fait est qu'à son décès elle fut déifiée sous la forme de Durga Mahisasuramardini dans le Pura Bukit Dharma à Kutri, l'immortalisant ainsi sous les traits d'une déesse guerrière accordant sa protection au royaume. Mais cette image protectrice allait progressivement se métamorphoser en celle de la sinistre sorcière Rangda dans la légende de *Calon Arang*. Cette légende, composée à Bali au XVI<sup>e</sup> siècle mais située à Java Est durant le règne d'Airlangga, traduirait selon Wayan Ariati la vision balinaise des dangers associés aux femmes de pouvoir, une vision qui se serait formée durant le règne de Mahendradatta, rendue ultérieurement responsable de la catastrophe qui est censée avoir affligé le royaume javanais au début du XI<sup>e</sup> siècle et identifiée pour cette raison à la figure de la sorcière Rangda.

*Rangda ing Dirah* (« la veuve de Dirah ») est censée avoir acquis son pouvoir de destruction par la propitiation de Durga, au point de lui être assimilée dans la vision populaire balinaise. À l'encontre de cette confusion, Wayan Ariati prend soin de distinguer les deux figures, en soulignant le caractère ambivalent de Durga, à Bali tout comme en Inde. Car si elle a bien le pouvoir d'engendrer les épidémies, elle a également celui de les combattre. Mais le fait est qu'à Bali la fonction protectrice de Durga a progressivement fait place à son rôle destructeur en tant que reine des sorcières (*leyak*) et divinité tutélaire de la magie noire (*pangiwa*). Plus généralement,

Wayan Ariati décèle dans la société balinaise une crainte de la capacité destructive des veuves et des femmes n'ayant pas engendré d'héritier mâle, suspectées de pratiquer la magie à l'encontre de leur entourage et qui doivent pour cette raison être assujetties au pouvoir patriarcal.

À en croire Wayan Ariati, c'est cette peur de la sexualité féminine débridée et la volonté de la domestiquer que l'on retrouve à l'oeuvre dans le traitement infligé au Mouvement des Femmes indonésiennes (Gerwani) par Suharto et ses sbires de l'Ordre nouveau. Après le 30 septembre 1965, les femmes du Gerwani furent accusées d'avoir torturé les généraux capturés en mutilant leurs organes génitaux tout en dansant nues devant eux, à l'instar des disciples de Rangda dansant sauvagement dans le cimetière avant de sacrifier leurs victimes. Et la représentation de cette scène sur le monument Pancasila Sakti renvoie aux bas-reliefs du Candi Tigawangi, en ce sens que Suharto aurait maîtrisé la subversion révolutionnaire incarnée par le Gerwani en soumettant les femmes indonésiennes tout comme Shiva avait pacifié Durga en l'exorcisant.

Si je dois avouer n'avoir pas été entièrement convaincu par l'analogie entre Durga et le Gerwani, il n'en demeure pas moins que l'étude de Wayan Ariati est fort instructive, ne serait-ce que par son aptitude à articuler sa perception émiqque de femme balinaise à l'approche académique qui sied à un travail universitaire. Cela étant, il est assez malaisé de rendre justice à sa démarche, car son raisonnement est parfois difficile à suivre du fait de fréquentes digressions et de certaines redondances. Mais surtout, il est regrettable qu'un correcteur anglophone n'ait pas révisé le texte de façon à en améliorer l'expression et à en éliminer les nombreuses coquilles, dont certaines étaient d'ailleurs absentes de la thèse d'origine.

**Michel Picard**

Alison M. Groppe, *Sinophone Malaysian literature: Not Made in China*. Amherst, New York : Cambria Press, Cambria World Sinophone Series, 2013, 340 pages, bib., index, ISBN 9781604978551

En dépit d'une conférence organisée dès 1986 à Reisenburg, en Allemagne, par Martin Helmut sur le thème « The Commonwealth of Chinese Literature », les études dites sinophones apparaissent dans la recherche occidentale comme un champ relativement neuf, qui a commencé à véritablement prendre de l'ampleur depuis une dizaine d'années seulement, avec l'ouvrage de Shu-mei Shih, *Visuality and Identity: the Sinophone as Places of Cultural Production*. Taiwan, Hong-Kong, la culture sino-américaine et l'inclusion de certaines expressions marginales en Chine Populaire ont été privilégiés, mais les études sinophones ont connu depuis ces dernières années un développement remarquable en direction de la littérature malaisienne d'expression chinoise. Le livre d'Alison Groppe s'inscrit dans cette dynamique.

Comme l'auteur nous le rappelle dans le chapitre introductif, sinophone « désigne... un paradigme qui s'oppose aux théories de la diaspora chinoise, c'est une pratique critique, une méthode. » (p. 10) L'usage du terme recouvre donc la critique de toute forme de sinocentrisme, politique et culturel, jugé incapable de rendre compte d'un ensemble d'auteurs et d'œuvres que la langue, l'origine ethnique